

XYZ. La revue de la nouvelle

Printemps d'apesanteur

Stéphane Batigne



Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3314ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Batigne, S. (2005). Printemps d'apesanteur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 39–41.

Printemps d'apesanteur

Stéphane Batigne

Le printemps est arrivé. Je le sais, je l'ai vu par la fenêtre ce matin, quand ils m'ont ramené dans la grande salle carrée avec les autres. Les autres ? Ils étaient déjà là, les autres, agglutinés dans un coin sombre, grouillant dans les décombres de leurs pensées. Des cloportes heureux. De la vermine de dessous de tapis. C'est à se demander s'ils ont déjà entendu parler du printemps. Je les ai ignorés, eux et leur ignorance rance.

Dans la grande salle carrée, il y avait une femme blonde et bien habillée qui m'a parlé pendant au moins plusieurs minutes. Je ne pourrais pas dire s'il s'agissait d'un fait exprès, mais son dos faisait face à la fenêtre, si bien que je ne distinguais d'elle que sa silhouette et quelques cheveux blonds qui brillaient tout autour de sa tête. La femme me parlait d'une voix douce, en détachant chaque mot pour que je comprenne bien qu'elle parlait à un fou. J'ai bien suivi son manège, mais je ne l'écoutais pas. J'observais plutôt les mots s'échapper de sa bouche, luisants comme des bulles de savon, monter vers le plafond, qu'ils traversaient tout doucement, sans éclater. C'est beau, les mots, c'est comme de l'émotion en couleur.

Une fois toutes les bulles absorbées par le plafond, j'ai baissé les yeux, mais l'apparition avait disparu. Là où elle se tenait, il n'y avait plus que la fenêtre, une grande baie vitrée aveuglante de lumière. Je suis venu me coller contre la vitre, la vitre trop froide contre mon front trop chaud, et le printemps était dehors, juste de l'autre côté, à quelques millimètres seulement de mon front.

C'est grand, dehors, et pas toujours facile à comprendre, mais il y a des signes qui ne trompent pas. La manière qu'ont les gens de marcher dans la rue, par exemple, en sautillant un peu,

fringants et frétilants. Comme si de s'être débarrassés de leurs lourdes bottes d'hiver, ça les avait libérés de la gravité de leur situation.

Modestie à part, je peux dire que je connais bien le sujet de l'attraction gravitationnelle, parce que j'ai été conçu la nuit même où Armstrong et Aldrin ont marché sur la Lune. C'est ce que dit ma mère, en tout cas, et, franchement, je n'ai aucune raison de douter de ce que dit ma mère, vu qu'elle m'a toujours dit la vérité sur les hommes et comment ces salauds sont avec les femmes et comment ce salaud l'a laissée tomber avant ma naissance et tout le reste. Pourquoi elle me mentirait, à moi, son fils unique ? Ce n'est même pas la peine d'en parler. Alors je n'en parle pas. Voilà.

D'ailleurs, ma mère est une sainte. Personne ne le sait parce qu'elle cache son auréole au fond de son soutien-machin. Moi, je l'ai vue, mais une seule fois, c'était dans la salle de bains, elle prenait sa douche, elle ne m'a pas entendu entrer à cause de l'eau qui coulait et qui faisait du bruit, elle se faisait briller l'auréole avec du savon. J'ai eu peur, je me suis enfui dans ma chambre. Mon père aussi, d'après ce que je comprends de la vie, il l'a vue. C'est pour ça qu'il s'est enfui, lui aussi. Entre nous, quand on a vu ce que j'ai vu, on ne peut pas lui en vouloir.

Mais avant ça, forcément, il m'avait conçu. Moi, je trouve ça beau de concevoir un enfant en apesanteur devant le poste de télé noir et blanc, le vaisseau en orbite, l'alunissage dans un profond cratère, le petit pas d'Armstrong, le grand bond pour l'humanité, des étoiles filantes plein le cockpit, la Voie lactée qui dégouline, Saturne et son auréole... Ça vous sent la sainteté à pleines narines, ça. En tout cas, c'est comme ça que ma mère est tombée en sainte. C'est ce qu'on appelle l'immensulée conception, d'après ce que je comprends de la vie.



Les gens de dehors marchaient à la manière d'Armstrong et Aldrin ce matin, légers et aériens, comme si une bulle les

arrachait du sol. Je trouvais leur légèreté contagieuse et j'ai voulu en parler à M^{lle} Marchessault, et aussi lui montrer que le printemps était arrivé. Mais elle n'était pas dans la salle. J'ai cherché un moment, elle n'était pas là. « Où est mademoiselle Marchessault ? » j'ai demandé à M^{lle} Laframboise. Elle a posé un doigt sur ses lèvres, la coquine, en souriant derrière ses grosses lunettes, pour me faire comprendre que c'était un secret. Quand elle me regarde comme ça, M^{lle} Laframboise, c'est plus fort que moi, il y a une grosse envie de printemps qui me remonte des réservoirs. Je l'ai un peu entretenue d'astronomie : c'est fou, elle ne connaissait ni Armstrong ni Aldrin ! Inconcevable ! Il a bien fallu lui expliquer les fondements du cosmos : l'orbite, le profond cratère, le petit pas, le grand bond, l'apesanteur, les étoiles filantes plein le cockpit, la Voie lactée qui dégouline, l'auréole qu'on astique... Hop, un bon coup de canon ! Et pourquoi elle n'aurait pas le droit d'être canonisée, M^{lle} Laframboise ? Hein ?

Ça n'a pas été facile, parce que la sainteté ne rentre pas facilement dans un corps défendant, mais la conquête spatiale a besoin de martyrs. On m'a ramené dans une capsule étanche d'où on ne voit pas le printemps, mais ça ne me dérange pas, je suis sûr que mon père aurait été fier de moi. S'il ne s'était pas enfui, bien sûr. On se comprend.